

Rwanda: sur la route du génocide

Jean Hélène

Le Monde, 8 juin 1994, page 5

A mesure qu'ils avancent, les combattants du Front patriotique rwandais découvrent l'étendue des massacres qui ont frappé la communauté tutsie

De notre envoyé spécial

« J'ai revêtu mon aube, empoigné la statue de la Vierge et je suis sorti dans la cour pour tenter de les arrêter, mais les miliciens avaient déjà fait sauter le cadenas du portail, raconte le Père Stanislas Urbaniak, de la paroisse catholique de Tambwé, dans la commune de Ruhango, où près de 500 personnes avaient trouvé refuge. J'ai refusé de leur livrer ceux qu'ils venaient chercher, en disant : "Tuez-moi plutôt !" – Padre, nous ne voulons pas vous tuer. Nous voulons seulement les Tutsis. "Non, je suis serviteur de Dieu qui est le Père de tous les hommes". – Alors, donnez-nous la clé de l'église. "Je ne peux pas". – Alors, nous allons la détruire. "Allez-y, c'est la vôtre". »

« Ils ont hésité un instant, se sont consultés, puis ont fendu la petite porte métallique de l'entrée latérale à coups de hache. Ils ont molesté mes protégés pour les faire sortir plus vite. Depuis qu'ils étaient là, j'avais eu le temps de tous les confesser et j'avais célébré plusieurs messes à leur intention : ils étaient forts, préparés intérieurement. Ils savaient qu'ils allaient mourir. Ils ont quitté l'église en chantant et en

priant. »

« On était le 25 avril et j'ai pensé : c'est fini, c'est la mort, se souvient Jean-Bosco Murangira, un chômeur de vingt-cinq ans, on les a suppliés de nous tuer directement au fusil, sans nous couper à la machette, mais ils ont refusé. On a été transportés à la commune dans des camions volés et jetés dans des cachots. Le lendemain, ils nous ont fait sortir dans la cour où des centaines de miliciens, armés de machettes, de gourdins et de marteaux, nous attendaient. J'ai dit à mon petit frère "tu vas courir, si tu prends une balle, c'est mieux qu'un coup de couteau", moi, je me suis échappé par le toit des toilettes ; derrière moi, les gens commençaient à hurler ». »

Fosses communes

« Je me suis caché sous des feuilles de bananier jusqu'au soir et je me suis rendu chez un ami de mon père, qui a accepté de m'héberger, mais une nuit seulement, parce qu'il avait peur de cacher un Tutsi. Je ne savais pas où aller, alors je suis retourné à la paroisse, où j'ai retrouvé mon frère. Les miliciens y sont revenus un jour, mais un colonel de l'armée rwandaise les a chassés et nous n'avons plus été inquiétés. »

Dans chaque village conquis par le Front patriotique rwandais (FPR, le mouvement armé de la minorité tutsie), les témoignages comme celui-ci se multiplient au fur et à mesure que les rescapés sortent de leurs cachettes. Certains ont vu toute leur famille massacrée. Dans chaque localité, un monticule de terre trahit la présence d'une fosse commune, où les miliciens ont hâtivement dissimulé leurs atrocités au bulldozer, tel un monument aux morts dédié aux civils.

Les horreurs de la guerre civile rwandaise s'étalent devant les rebelles abasourdis. Alex, un combattant du FPR né en Ouganda, a obtenu une permission pour retrouver sa famille. Il est à la recherche de son oncle, commerçant à Nyanza. Trop tard : ce dernier est mort dans l'incendie de son magasin. A force d'interroger les passants, Alex a retrouvé trois de ses cousines.

Survivantes d'une famille de sept enfants, elles ont été sauvées par une voisine hutue qui, pendant plusieurs semaines, les a hébergées chaque nuit, au péril de sa vie, et les renvoyait se cacher dans les buissons durant le jour. Abriter des Tutsis était un délit puni de mort par la milice.

Contrée inhospitalière, qui a servi de refuge aux Tutsis à chaque période de tension de la sanglante histoire du Rwanda indépendant, le Bugesera a vécu le pire. Depuis le début de la guerre civile, en octobre 1990, les massacres y étaient devenus réguliers, quasi annuels. Nyamata, village martyr, symbolise aujourd'hui le génocide des Tutsis rwandais. Le marché central, pillé puis incendié, est celui d'une ville fantôme ; les rescapés se sont regroupés à l'écart. « *Nous étions 40 000, nous ne sommes plus que 2 000 après le carnage* », dit le responsable de la pe-

tite communauté miraculée. L'extermination des Tutsis et des Hutus de l'opposition, trop proches du FPR a débuté ici le 7 avril dernier, au lendemain de l'assassinat du président (hutu) Juvénal Habyarimana. Depuis, les rares témoignages qui filtraient de cette région isolée évoquaient des pistes jonchées de cadavres, au point qu'on ne pouvait plus y circuler.

Les rescapés dans des camps

Jean-Damascène Mukaruzamba et les siens ont été pourchassés pendant une semaine par les miliciens, dans la forêt puis dans les marais, avant de tomber dans une embuscade qui, en un instant, a dispersé le petit groupe dans une fuite éperdue. Lorsque Jean-Damascène, indemne, est revenu le soir même sur les lieux de l'attaque, il a trouvé les corps sans vie de son épouse et de six de ses enfants.

Il a recueilli le septième, le crâne ouvert, mais vivant. Il le tient aujourd'hui dans ses bras à l'hôpital de Nyamata, où médecins et infirmières du FPR tentent, avec des moyens dérisoires, d'apaiser les souffrances des blessés, systématiquement touchés au crâne, aux mains et aux jambes, comme si, à défaut de tuer, les miliciens tenaient à estropier ceux qui pourraient survivre. Une technique bien assimilée par les auteurs des massacres et transmise sur trente ans de conflits ethniques.

A l'exception des quelques points de contrôle rebelles, les environs de Nyamata sont déserts. Comme toute la campagne du Bugesera « libéré », abandonnée devant l'avancée du FPR

par les paysans hutus parfois obligés de fuir avec l'armée régulière en déroute, qui laisse derrière elle une succession de villages saccagés. Seules quelques agglomérations, comme celle de Ruhuha, sont un peu animées. Le FPR y a rassemblé les survivants enfin sortis des marais et les rares habitants hutus qui ont pris le risque de rester, malgré toute la propagande antirebelle de Radio-Rwanda.

Si le FPR a regroupé les gens dans des camps, c'est aussi par crainte des miliciens, réfugiés à leur tour dans la brousse, et qui continuent à faire régner une certaine insécurité. A Gahini, le FPR présente à la presse une dizaine de pauvres hères surpris dans un village avec leurs arcs et leurs flèches, qui reconnaissent, un peu trop complaisamment, qu'ils ont tué, mais « *uniquement parce qu'on les y a forcés* », sous peine d'être tués.

Une avancée facile

Le capitaine Diogène Mudengé vient d'être nommé commissaire politique pour le Bugesera. Pour lui, il faut d'abord rassurer la population, notamment les Hutus. « *Nous les dirigeons vers nos centres de rassemblement, où il est plus facile de leur venir en aide. Il y a tout un travail d'éducation à faire avec ceux qui ont été abreuvés de propagande ethnique. La guerre a divisé la population en trois catégories : il y a les rescapés, ceux qui ont peur qui ne nous connaissent pas, et ceux qui nous sont hostiles, qui ont trempé dans les massacres. Au cours de rassemblements publics, on explique notre lutte contre le régime Habyarimana et la différence que nous faisons entre les interahamwé (miliciens) manipulés et les*

organiseurs des tueries. »

La tâche du capitaine Mudengé consiste aussi à alerter les organisations humanitaires sur les besoins, surtout médicaux et sanitaires, des déplacés. Pour le ravitaillement, les champs sans propriétaires des alentours sont à la disposition de tous.

L'avenir du Rwanda? « *Nous sommes prêts à travailler dans la voie des accords d'Arusha; nous voulons rassembler les rescapés de l'opposition et mettre en place un gouvernement à base élargie.* » Pour ce qui est du concept démocratique, on ressent chez les responsables politiques du FPR une nette réticence vis-à-vis du modèle occidental qui a « *plongé le pays dans le malheur* », auquel ils préfèrent un régime sans parti (comme celui en vigueur chez le voisin ougandais). Certains espèrent qu'en deux ans de transition, ils sauront convaincre la population de leur volonté d'union nationale. Mais le FPR ne pourra sans doute pas se priver du contrôle des forces armées, ne serait-ce que pour éviter de nouveaux massacres.

Dans les environs de Tambwé, quelques résidents hutus qui ont fui les combats reviennent au village. « *L'armée nous a dit de partir, car il y allait avoir une bataille* », explique Aimable Nazibaho, « *une fois le calme revenu, on a pris contact avec les rebelles et on est rentrés chez nous.* » Ici, les combats n'ont duré qu'une demi-heure avant que l'armée ne décroche. Les rebelles avancent avec une facilité impressionnante. En témoignent les rares cadavres de soldats gouvernementaux dans les fossés.

Le pont métallique qui enjambe l'Akanyaru, à la limite ouest du Bugesera, a été détruit par l'armée. Mais dans la nuit qui a suivi les commandos

du FPR sont passés sur l'autre rive à bord de petites embarcations. Les maquisards qui, ce matin, franchissent le cours d'eau laissent entendre qu'ils se dirigent vers Butaré, dans le sud du pays, puis Cyangu, à la frontière zaïroise.

L'état-major rebelle préfère appa-

remment remettre à plus tard la prise du centre-ville de Kigali et de celui de Gitarama où siège le gouvernement intérimaire, solidement défendu par l'armée régulière qui vient de tenter une contre-offensive, la première en deux mois de guerre.